

Colloque Common'14, Liège, 24-26 septembre 2014

***L'énonciation pratique : exploration, schématisation et transposition***

JACQUES FONTANILLE  
Université de Limoges  
Institut Universitaire de France

**INTRODUCTION**

D'un point de vue sémiotique, les pratiques et les stratégies ne peuvent être prises en considération, analysées et interprétées, que si on leur reconnaît le statut de « sémiotiques-objets », c'est-à-dire d'ensembles signifiants dotés *a minima* d'un plan de l'expression et d'un plan du contenu. A ce titre, elles figurent alors parmi d'autres types de sémiotiques-objets, des signes, des textes ou des formes de vie. Parmi les « objets » d'analyse dont le statut de « sémiotiques-objets » est en cours de discussion, et qui pourraient étayer la réflexion sur les pratiques et les stratégies, on peut aussi évoquer les « médias », qui sollicitent la quasi-totalité des plans d'immanence, depuis les signes jusqu'aux formes de vie, en passant justement par les pratiques et les stratégies. On pourrait également mentionner les « modes d'existence » tels qu'ils sont définis et constitués par Bruno Latour, et qui pourraient occuper la place d'un cadre de référence pour une typologie des « modes de signifier » dont s'occupe la sémiotique.<sup>1</sup>

Les pratiques et les stratégies sont donc supposées *signifier* quelque chose, pour les acteurs qui les portent comme pour leur observateur direct. On peut considérer, dans une perspective strictement « objectale », que cette signification émane d'elle-même à partir des formes de l'agencement des cours d'action et des organisations stratégiques. Mais on supposerait alors que l'engagement des acteurs dans la pratique ou la stratégie ne compte pour rien dans le sens qui en émane. Pourtant, il appartient à la définition même des pratiques d'être des agencements où l'engagement des acteurs est déterminant. Cette question a été particulièrement discutée par Pierre Bourdieu, qui, tout au long de sa

---

<sup>1</sup> Voir Bruno Latour, *Enquête sur les Modes d'Existence*, Paris, Editions de La Découverte, 2012.

Les « modes d'existence » ne peuvent en l'état procurer qu'un cadre de référence et de réflexion pour la diversité des modes de signifier, car ce ne sont pas des « plans d'immanence » conçus pour l'analyse de la signification.

réflexion sur le « sens pratique », a exploré la dialectique entre les déterminations du social et la participation des acteurs immergés dans la vie sociale. Pierre Bourdieu évoque à cet égard<sup>2</sup> la dimension « subjective » de la pratique sociale ; nous dirions plutôt que l'analyse et l'interprétation des pratiques impliquent, pour être exhaustives et adéquates à leur objet, une perspective « subjectale » et pas seulement « objectale ».

## **L'INSTAURATION DU SENS PRATIQUE ET STRATEGIQUE**

L'une des questions impliquées dans cette propriété des pratiques et des stratégies est la prééminence de la distinction « sujet / objet », dont découle notamment l'alternative entre perspectives « objectale » et « subjectale ». La distinction préexiste-t-elle à l'analyse ? Est-elle produite par l'analyse ? En d'autres termes, avons-nous besoin de poser au préalable une distinction « objet / sujet » pour commencer l'analyse des pratiques ? La réponse est négative.

En effet, si nous choisissons comme cadre de référence l'ensemble des modes d'existence et des modes de signifier, les perspectives « objectale » et « subjectale » ne sont plus des conditions préalables de l'analyse, mais au contraire des effets produits sous certaines conditions particulières par les modes de signifier, le mode d'approche et le niveau d'articulation des pratiques, et donc plus généralement par le mode d'existence sémiotique qu'on leur reconnaît. Les pratiques sont des cours d'action ouverts aux deux bouts de la chaîne, dont la classe thématique est identifiable à une détermination extérieure, mais dont l'« objet » (et par conséquent le « sujet » qui le vise) reste indéterminé et labile tout au long du cours d'action, tout au moins aussi longtemps que la signification de ce dernier n'est pas définitivement fixée, de l'intérieur de la pratique même, par les acteurs eux-mêmes.

C'est pourquoi la signification des pratiques ne peut être élaborée à distance, parce que le point de vue distant et débrayé ne saisit rien qui relève en propre du « sens pratique ». Ce point de vue débrayé, en effet, n'a de pertinence que s'il s'accompagne d'une clôture du cours d'action, et s'il le « textualise » pour en élaborer une lecture narrative. Il en va de

---

<sup>2</sup> Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, ...

même du « sens stratégique », qui implique une capacité d'analyse des interactions et interférences en cours, et de projection programmatique, adaptable à l'évolution des interactions, sur la suite de ce même cours. Le point de vue distant et débrayé neutralise le sens stratégique, et le rabat sur une analyse narrative standard.

Nous avons affaire dans ce cas à une « analyse en immersion » (*embrayée*), dont le caractère subjectal n'apparaît qu'*a posteriori*, par la mise en œuvre de la pratique et de son analyse. En tant que telle, l'analyse en immersion n'est qu'un mode d'existence, caractérisé par l'indistinction préalable entre la pratique analysée et la pratique d'analyse. La difficulté apparaît alors du fait même qu'en l'absence de sujet posé *a priori*, il devient impossible de caractériser l'instance qui « construit » le sens pratique ou stratégique. Or la sémiotique est elle-même une pratique « constructiviste », pour laquelle le sens n'est pas déjà donné et à découvrir, mais au contraire à extraire des données observables et à construire par reformulation dans un métalangage. Comment donc se « construit » le sens pratique pour une « analyse en immersion » ?

Bruno Latour, dans son dernier ouvrage sur les modes d'existence, affronte cette question, justement parce qu'il refuse de poser au préalable la distinction entre sujet et objet, et plus généralement la distinction entre la nature et la connaissance de la nature. En conséquence, la connaissance des modes d'existence ne peut pas être « construite », puisqu'il n'y a pas de distinction préalable entre un « quelque chose à construire » et un « quelqu'un qui construit ». Il propose donc de considérer qu'il y a « instauration » des modes d'existence, par intensification de leur présence, jusqu'à leur manifestation observable. L'instauration, en l'occurrence, est un acte qui n'est imputable qu'à un état de choses dynamique, une instance diffuse et en cours d'émergence. Bruno Latour précise :

D'une façon générale, on peut dire que pour savoir ce qu'est un être, il faut l'instaurer, le construire même, soit directement (heureux à cet égard ceux qui font des choses!) soit indirectement et par représentation, jusqu'au moment où, soulevé jusqu'à son plus haut point de présence réelle, et entièrement déterminé pour ce qu'il devient alors, il se manifeste en son entier accomplissement, en sa vérité propre.<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup> Bruno Latour, op. cit, page 69.

S'agissant de l' « existence », elle advient au sens (ie : le mode d'existence est instauré), tout simplement parce qu'elle est existence, qu'elle perdure, qu'elle traverse des hiatus et des aléas, en bref des discontinuités qu'elle surmonte par son mouvement même. On doit donc supposer une gamme de propriétés princeps : des tensions, des forces, une dynamique, une propension au mouvement.

S'agissant des pratiques et des stratégies, elles adviennent au sens, de la même manière, parce qu'elles franchissent les obstacles, négocient les interférences et les aléas, et continuent leur cours. Leur sens est « instauré », lors d'une analyse en immersion, du fait même de ce mouvement général qui maintient le cours d'action et d'existence contre tous les aléas. De cette instauration extensive et intensive découle la recherche d'actants auxquels on pourrait imputer le franchissement des obstacles et la continuation du cours d'action ; mais au moment même de l'instauration, l'instance d'imputation reste diffuse, plurielle, et confond par définition, notamment, les acteurs eux-mêmes et l'analyste. Cette description est une autre manière de saisir ce qu'est une « analyse en immersion ».

L'instauration est la forme la plus générale et primaire de l'*énonciation*. Il y a énonciation parce que la signification émerge de la dynamique d'un cours d'action, et de l'activité d'une instance qui est elle-même en cours d'instauration. Cette manière de poser le problème, habillée de la référence aux récents travaux de Bruno Latour, n'est pourtant pas neuve : la critique et la stylistique littéraires d'inspiration structurale, dans les années cinquante et soixante du siècle précédent, et au moment où elles s'efforçaient de s'affranchir de la notion d'« auteur », imaginaient elles aussi, pour rendre compte des effets d'individuation stylistique et esthétique, de telles dynamiques et de telles instances diffuses « en immersion » dans l'œuvre elle-même.

D'un point de vue sémiotique, la signification des pratiques et des stratégies fait donc nécessairement l'objet d' « énonciations » en ce sens, c'est-à-dire d'un ensemble d'actes et d'opérations signifiantes grâce auxquels le sens en cours de déploiement est assumé (ou pas), reconfiguré (ou pas), transposé (ou pas), proposé (ou pas). Il nous faut donc disposer d'une conception de l'énonciation qui soit en mesure de prendre en charge ce préalable :

une énonciation impersonnelle – sans objet ni sujet –, diffuse – sans identités posées *a priori* –, et en mouvement.

## UNE CONCEPTION EVOLUTIVE DE L'ÉNONCIATION

Dans une perspective qui restait « textualiste », la conception de l'énonciation a déjà considérablement évolué au sein même des approches sémiotiques.

La première étape est celle de la stricte *énonciation énoncée* : on ne pouvait prendre en considération que les observables de l'énonciation, observables dans les textes. Cette énonciation énoncée était donc exclusivement constituée des seules traces textualisées des propriétés de l'énonciation : déictiques et modalisateurs principalement. Mais l'analyse de ces « traces » déclenchait déjà des procédures de reconstruction par présupposition, qui conduisaient au-delà (ou en-deça) des observables textualisés. Les modalisateurs scalaires, par exemple, sont considérés comme des appréciations « subjectives » de telle ou telle propriété ou entité linguistique, faisant référence à une échelle graduée propre à une culture, un groupe ou un individu : selon l'échelle ainsi présupposée, une figure quelconque peut aussi bien être jugée « grande », « petite » ou « moyenne ». L'échelle n'est pas un observable textuel, et le « sujet » qui est supposé la convoquer pour énoncer son appréciation, encore moins.

Pourtant, c'est bien l'indétermination ou l'instabilité perçues de l'appréciation qui suscite la présupposition d'une échelle, laquelle à son tour engendre l'effet de « subjectivité ». L'énonciation-instauration procure ici une explication généralisable :

- L'instabilité perçue peut être reformulée comme une immanence textuelle constituée de plusieurs appréciations potentielles, en compétition pour accéder à la manifestation.
- Le mouvement de l'énonciation vers la manifestation « instaure » l'une d'entre elles, c'est-à-dire l'actualise et virtualise (au moins provisoirement, en un point donné de la chaîne syntagmatique) toutes les autres.

- L'instauration est donc ici une opération de « tri », qui hiérarchise plusieurs potentiels de manifestation, et qui n'a d'autre ressort que les contraintes de la chaîne syntagmatique, qui impose, dans les sémiotiques verbales, qu'il n'y ait qu'une seule entité réalisée en chaque point de la chaîne.
- Les « échelles subjectives » sont alors des effets de la régulation de ces tensions compétitives et de ces mouvements d'instauration.

Cette approche nous conduit aux deux étapes suivantes, celle des *simulacres énonciatifs* et celle de la *praxis énonciative*.

Une fois posé le fait que la subjectivité énonciative est un « effet » des opérations d'instauration, on peut en effet aborder les interactions, conversationnelles, narratives ou sociales, comme des dispositifs d'énonciations qui produisent des « effets sujets » multiples, partiels, et plus ou moins contrôlés. Dès lors que ces « effets-sujets » sont indépendants des propriétés des acteurs de l'interaction, ils sont définis comme des *simulacres*, des sortes de représentations dissociées de ce qu'elles sont censées représenter, qui sont échangées au cours des interactions. Les simulacres impliquent une dimension véridictoire (ils sont vrais, mensongers, spécieux, mystérieux, etc.) et éthique (au sens de l'*éthos*, tel que la rhétorique le conçoit). Avec les simulacres, l'énonciation-instauration suscite elle-même tout un peuple de fantômes sémiotiques : s'il fallait parler ici de « subjectivité », ce serait une subjectivité multiple, diffuse et d'une grande plasticité. Rien qui puisse faire office de référence pour une imputation massive et stable de l'énonciation.

La notion de *praxis énonciative* permet de parachever cette conception de l'énonciation, et tout particulièrement les deux propriétés de multiplicité et de plasticité. Il n'y a de « praxis » dans l'énonciation qu'en raison du mouvement qui la caractérise. A l'intérieur même des limites de la textualité, en effet, même les catégories déictiques sont par nature instables. C'est tout particulièrement le cas pour leurs expressions temporelles : en chaque point de la chaîne syntagmatique, un référentiel peut être présupposé pour l'interprétation des relations temporelles, mais d'un point à l'autre, et à tout moment, le référentiel peut changer, et doit même changer pour que le discours suive son cours. Même dans les récits les plus canoniques, un même événement peut être évoqué alternativement et

successivement au passé défini, au passé composé ou au présent. La règle, en l'occurrence, c'est le mouvement, la « navigation temporelle », un ajustement permanent.

Dès lors, par extension, chaque énonciation particulière est considérée comme l'une des occurrences d'une *praxis énonciative* plus vaste, plus diffuse, et impersonnelle. La praxis énonciative « navigue » entre des strates textuelles potentielles, entre diverses formes immanentes, entre des isotopies qui sont en compétition, entre plusieurs devenir possibles des trames narratives, pour les conduire vers la manifestation. La clé principale de cette multiplicité et de cette plasticité n'est pas la véridiction (puisque'il n'est pas supposé d'instance de référence pour une « représentation »), mais l'identité (il est seulement question ici de « présentation ») : les formes manifestées étaient-elles les plus prévisibles ? déjà connues ? inconnues ? plus ou moins reconnaissables ? surprenantes ? rassurantes ? De ce fait même, la praxis énonciative transfigure le principe du « mouvement » énonciatif en dialectique du même et de l'autre, de la stabilisation schématique et de l'innovation individuelle ou collective.

## **L'ÉNONCIATION ET L'EXPERIENCE**

La notion de « *praxis* », ouvre sur le *sens pratique*, et consacre une conception de l'énonciation comme « instauration », parce qu'elle ne prend pas parti entre une perspective objectale et une perspective subjectale, parce qu'elle ne présuppose pas de subjectivité préalable, parce qu'elle est fortement ancrée au plus près des mouvements de l'énonciation (en immersion), ce dont témoignent ses trois propriétés principales : son caractère diffus, multiple et plastique. Mais il lui manque encore une instance qui s'apparente à une médiation.

En effet, on voit bien dans tout ce qui précède, parce que nous avons refusé de poser comme préalable une subjectivité dont découlerait un processus de construction, que le principe d'instauration ne se suffit pas à lui-même : sans autre précision, et comme chaque fois qu'il est fait appel à des phénomènes d'« émergence » ou d'« auto-organisation », on semble prêter à une substance quelconque une intentionnalité non élucidée, dont l'efficacité supposée a toujours quelque chose de « magique ». Quelque chose s'instaure,

mais à partir de quoi ? par transformation ou conversion de quelle autre chose ? Si l'instauration n'est pas une opération magique qui suscite du sens *ex nihilo*, elle est supposée *transformer* quelque chose dont la signification n'est pas accessible en autre chose qui est signifiant.

Jusqu'alors, nous avons supposé des tensions, des forces, des mouvements. Nous avons circonscrit le mouvement comme conduisant de l'immanence à la manifestation, et, ce faisant, instaurant le sens. Dans le cas des textes, nous avons pu, au titre de la praxis énonciative, identifier l'immanence comme constituée de strates et instances potentielles multiples et en compétition. Mais dans le cas des pratiques et des stratégies, quelle serait la nature de cette immanence ? De quoi la manifestation signifiante serait-elle la transformation ? Notre réponse : elle est la transformation de l'*expérience*.

Rapportée à la question des modes d'existence, qui constitueraient le cadre de référence des pratiques, l'expérience nous fait franchir un pas supplémentaire. Pas plus que l'existence, l'expérience ne suppose de sujet et d'objet *a priori*. Merleau-Ponty a suffisamment insisté sur ce point : dans l'expérience, le sujet et l'objet ne se distinguent pas et si on les distingue, on s'éloigne d'autant de l'expérience originaire. Michel Henry, de son côté, dans une perspective d'immanence radicale, montre que dans l'expérience de la vie même, il n'y a ni sujet ni objet, mais une pure « auto-affection » : l'expérience d'exister est un affect élémentaire, celui que l'existence se donne à elle-même. L'expérience, en somme, est littéralement l'expérience de l'immersion dans l'existence. En d'autres termes, elle résulte de l'immersion dans le cours d'existence. L'expérience sera donc le plan d'immanence à partir duquel peut opérer l'instauration du sens des pratiques.

En conséquence, nous pouvons partir de l'hypothèse que l'énonciation-instauration du sens pratique consiste en une transformation de l'expérience en manifestation signifiante. Reste à décrire maintenant la médiation énonciative (la transformation) entre expérience pratique et sens pratique.



## LA MEDIATION ENONCIATIVE : REFLEXION ET EXPLORATION

La première articulation de l'expérience immanente est une *réflexion* : exister procure le sentiment d'exister, et pratiquer procure le sentiment de pratiquer. De part et d'autre du prédicat « procure le sentiment », les deux pôles de la réflexion n'ont pas le même rôle, et c'est pourquoi il ne s'agit pas d'une tautologie, mais d'une articulation élémentaire : le premier est *affectant*, le second est *affecté*. Cette expérience primaire est *a minima* une interaction entre des matières (des extensions) et des énergies (des intensités) ; des matières extensives : les corps, physiques, animés ou vivants impliqués dans la pratique ; et des énergies intensives : celles de la transformation même de ces corps, celles qui convertissent une existence abstraite en expérience vécue. Comme les énergies-intensités sont indissociables des matières-corps, le principe de l'*auto-affectation* est confirmé.

La seconde articulation est le déploiement de la transformation proprement dite sur l'axe syntagmatique : l'écart entre les rôles augmente, ils sont distribués sur des acteurs distincts, des transpositions et reconfigurations peuvent être mise en œuvre, notamment par projection dans l'espace et le temps d'un procès, qui doit devenir au terme de ce processus le procès de la manifestation. Le premier affect (réflexif) est une demande de sens, à laquelle répond une *exploration* de cet affect, une surdétermination spatiale et temporelle des deux rôles, et pour finir la production d'une sémiotique-objet. La production d'une sémiotique-objet, en l'occurrence, impose le plus souvent un changement de substance, marginal ou radical : l'exploration se complète alors d'une ou plusieurs transpositions substantielles.

Chacune de ces deux articulations élémentaires peut être elle-même sous-articulée pour donner lieu aux élaborations indispensables à la médiation entre l'expérience pratique et le sens pratique. On peut donc s'appuyer, pour mieux comprendre quelle est la spécificité de l'énonciation au sein du domaine très vaste des différentes variétés de la praxis, sur deux ensembles notionnels complémentaires : la séquence de *réflexivité* et la séquence d'*exploration*.

**REFLEXION**

Du côté de *la réflexivité*, au cœur de l'expérience immanente, on assiste à la « prise de forme », voire à sa « reprise ». De ce point de vue, toute praxis énonciative comporte, on l'a vu, une capacité de stabilisation ou de déstabilisation de formes, en somme des procédures d'iconisation qui assurent la reconnaissance des phases et moments du cours pratique. La réflexion forme et déforme des schémas et des modèles, et l'on peut considérer à cet égard que l'énonciation comporte une dimension de *modélisation interne*.

Du côté de la réflexivité, on aboutit donc notamment à la formation des métasémiotiques, via la schématisation en acte et la modélisation interne, qui sont à l'œuvre dans les processus signifiants ouverts et non textualisés. Pour faire bref : agir de manière signifiante, c'est toujours plus ou moins schématiser et modéliser l'action.

Nous sommes pourtant toujours dans les limites d'une instauration impersonnelle du sens, sans nécessité d'une subjectivité préalable. Pour rendre compte plus précisément de ce caractère impersonnel, diffus et multiple de la réflexivité, Antoine Culioli nous propose une notion particulièrement adaptée : il identifie en effet une dimension *épilinguistique*, qui lui permet d'installer dans l'énonciation une instance réflexive, qui reste subconsciente et diffuse, et qui néanmoins explore et régule les potentiels de signification des expressions en cours de formation. L'argument le plus convaincant en faveur de l'existence d'une telle dimension épilinguistique est fourni par l'invention des écritures : les communautés linguistiques et culturelles se donnent en effet des écritures avant de constituer des grammaires et des lexiques, et si elles peuvent le faire, c'est que l'usage des langues met en œuvre une activité épilinguistique, interne à l'usage lui-même, et bien différente de l'activité métalinguistique. Par extension, nous considérerons que l'exercice des pratiques s'accompagne toujours d'une *activité épisémiotique*, qui serait l'autre nom de la réflexivité diffuse, impersonnelle et multiple que nous nous efforçons de circonscrire.

L'énonciation-instauration des cours pratiques et stratégiques comporte donc une dimension de régulation interne, qui pourrait être décrite ainsi :

- (1) Elle se fonde sur un affect élémentaire, fondateur de la réflexivité propre à l'expérience pratique.
- (2) Elle met en œuvre une activité de « prise » et de « reprise », la schématisation et la modélisation internes, permettant la reconnaissance de formes.
- (3) Cette activité est en elle-même une transposition et une reconfiguration de l'expérience primaire, grâce à une activité médiatrice qu'on peut situer sur la dimension *épisémiotique*.
- (4) Elle est susceptible, grâce à des procédures d'extraction adaptées, de déboucher sur la formation de *métasémiotiques*.
- (5) L'ensemble de cette activité épisémiotique (schématisation, modalisation interne, etc.) est une reconfiguration de l'expérience qui interagit avec le cours de l'expérience pratique elle-même : elle est donc susceptible de réguler, soutenir ou infléchir ce cours même, par projection programmatique et par ajustements aux aléas et autres interactions conjoncturelles.

### **EXPLORATION**

Le dispositif et *la séquence de l'exploration* résultent du précédent et le complètent. L'énonciation pratique et stratégique énonce, mais elle énonce quoi ? Elle énonce le sens de l'expérience qu'elle est en train de schématiser et de transposer. Mais pour ce faire, elle doit d'abord et en même temps se rendre disponibles des propriétés de cette expérience, aussi bien sensibles que formelles, et pour cela, elle doit « explorer » l'expérience, extraire ces propriétés, les transposer et les mettre en forme dans une sémiotique-objet.

L'exploration est le déploiement en procès, par projection dans l'espace et dans le temps, de l'instauration de l'expérience primaire. Au sein même des processus réflexifs, un tel déploiement est déjà requis : la « prise » et la « reprise », la schématisation et surtout la régulation rétroactive de la pratique impliquent un axe syntagmatique, des successions et des phases, des durées, des délais et des rythmes. Nous avons déjà également souligné que la mise en procès passe par une stabilisation des rôles, leur distribution entre des acteurs distincts. Dès lors, ce sont les énergies et leur intensité, associées à certaines matières-corps,

qui explorent, et, pour commencer, affectent, excitent et simulent d'autres matières-corps. Ces dernières émettent en réponse d'autres énergies-intensités, et c'est le produit de ces interactions qui peut faire l'objet, au cours de la mise en procès, de transpositions d'une substance à une autre.

Ce processus est particulièrement mis en évidence, par exemple, quand il s'agit de visualiser des propriétés « invisibles » d'un corps ou d'un système physique quelconque : l'imagerie scientifique fait preuve à cet égard d'une remarquable inventivité technique, pour répondre à tous les cas d'invisibilité et d'inaccessibilité : les produits d'interactions matières/énergies sont en effet soumis à la transposition substantielle qui les fait accéder à la visualisation, et les produits de ces « explorations » sophistiquées (des signaux de diverses natures) sont dans le même processus pris en charge par l'activité de schématisation-modélisation, ainsi que de spatialisation, temporalisation, jusqu'à la visualisation finale. C'est ainsi que la double séquence de réflexion et d'exploration assure la médiation entre l'expérience primaire et la sémiotique-objet.

L'exploration de l'expérience par l'énonciation-instaurative pratique suit les phases d'une séquence canonique qui comporte au moins :

- 1/ une phase de « *sollicitation* » et d'*excitation* des objets de l'expérience pour en extraire des propriétés exploitables (information, signaux, qualités sensibles ou physiques),
- 2/ une phase de *transposition* de ces propriétés et des produits de l'interaction-excitation primaire dans les propriétés correspondantes d'une autre expression sémiotique (transduction informatique, projection sur un support, organisation plastique, etc.)
- 3/ une phase de *manifestation* sémiotique, qui se traduit par la production d'une sémiotique-objet sur son propre support et selon ses propres règles d'organisation et d'interprétation.

### ***POUR FINIR...***

A cet égard, *toute énonciation pratique est une exploration réflexive* au cours de laquelle émergent et se constituent un ou plusieurs actant-corps auxquels peuvent être imputés les effets de la mise en procès et de la régulation de ce procès. Étant donnée une expérience

quelconque, elle ne peut de ce fait être conduite et comprise par celui même qui la conduit que s'il est en mesure d'en identifier (y compris automatiquement et de manière inconsciente) des propriétés et des formes, susceptibles elles-mêmes d'être rapportées à des hypothèses schématiques. L'instauration de cet actant organisateur de la pratique (qui renvoie le plus souvent à un complexe réseau d'acteurs) consiste à la fois en cette « montée en généralité », qui vient nourrir ce que nous avons appelé la « dimension épisémiotique », et en la gestion et l'ajustement du cours syntagmatique de l'action qui en résulte.

Dans cette perspective, *le dispositif d'observation des pratiques* (ce que Jacques Theureau appelle « l'observatoire » des cours d'action), que Maria Giulia Dondero et ses collaboratrices (eurs) ont récemment mis en débat de manière très efficace, n'est pas de nature différente et n'appartient pas à un autre plan d'immanence que celui des pratiques et des stratégies elles-mêmes. Le principe de l'« analyse en immersion » impliquant une indistinction entre l'analyste et les autres acteurs, qui font en quelque sorte partie du même actant-réseau, l'actant-corps organisateur de la pratique, il en résulte que toutes les manifestations sémiotiques qu'ils produisent les uns et les autres, par réflexion et exploration, sont complémentaires et appartiennent au même plan d'immanence.

L'observatoire des pratiques est donc lui-même une extension systématisée des pratiques. Les acteurs de la pratique peuvent eux-mêmes, par leurs verbalisations, leur gestualité, leurs notations graphiques, ou même leurs expressions métasémiotiques, y contribuer substantiellement. Les observateurs complémentaires (notamment les sémioticiens) ajoutent à cette activité épisémiotique des acteurs d'autres moyens d'exploration, de schématisation et de transposition (notes, vidéos, entretiens, systèmes de notation, etc.). Ils suscitent en outre des interactions et des situations d'énonciation permettant d'animer, infléchir et développer l'activité épisémiotique des acteurs eux-mêmes. Mais il faut alors supposer non pas un niveau de pertinence différent et une instance d'observation débrayée, mais une complexification de la scène pratique et stratégique elle-même, et un enrichissement systématique de ses procédures d'exploration et de sa dimension épisémiotique.

L'analyse en immersion des pratiques fait donc partie de leur énonciation-instauration. Elle ne saurait se positionner en surplomb et dans une position méta-sémiotique préalable et *a priori*, sans laisser échapper ce qu'il y a de pratique dans le sens pratique. Cette position surplombante et méta-sémiotique est toujours accessible, mais comme résultat final de l'analyse, et non comme principe de méthode. Concrètement, et dans un sens quasi-politique, la compréhension des pratiques est nécessairement participative.

## Références bibliographiques

BASSO FOSSALI Pierluigi (2006) (éd). *Testo, pratiche, immanenza*, *Semiotiche* n°5.  
<http://www.fonurgia.unito.it/andrea/pub/semiotiche5.pdf>.

BOURDIEU Pierre (1980), *Le sens Pratique*. Minuit, Paris.

BOURDIEU Pierre (1994), *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Seuil, Paris.

Consortium ARC COMMON [V. Angenot, A. Defays, M. G. Dondero, G. Joachim, J.-M. Klinkenberg, M. Roosen et S. Safin] (2012). Les modalités de < 566 > Interfaces numériques – n° 3/2013.

DONDERO Maria Giulia, FONTANILLE Jacques (2012). *Des images à problèmes. Le sens du visuel à l'épreuve de l'image scientifique*. Pulim, Limoges.

FONTANILLE Jacques (2008). *Pratiques sémiotiques*. PUF, Paris.

GREIMAS Algirdas Julien, COURTES Joseph (1993) [1979]. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Hachette, Paris.

PAOLUCCI Claudio (2010). *Strutturalismo e interpretazione*. Bompiani, Milano.

THEUREAU Jacques (2006). *Le cours d'action, méthode développée*. Octarès Éditions, Toulouse.

THEUREAU Jacques (2004). *Le cours d'action : méthode élémentaire*, seconde édition remaniée et postfacée de THEUREAU Jacques (1992). *Le cours d'action : analyse sémiologique*. Octarès Éditions, Toulouse.